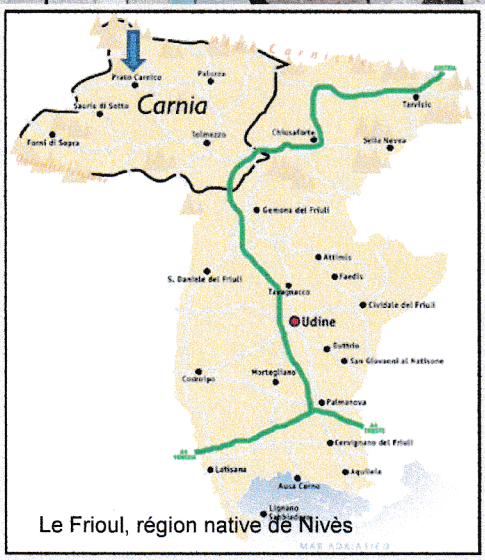
Nivès, une petite italienne de Cognin

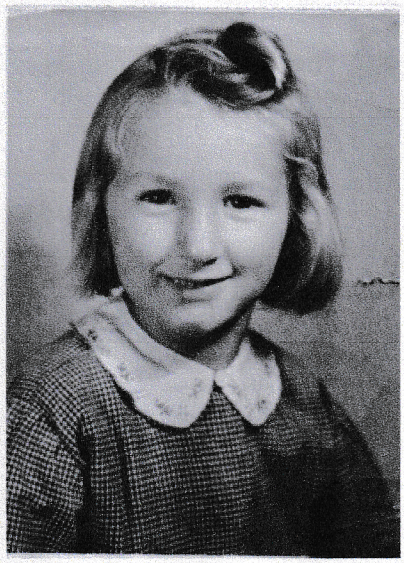


Le Frioul, région native de Nivès

Nivès del Fabbro est née le dimanche 4 août 1946, à l'heure des vêpres, à Prato Camico, un village de la région de la Carnia au nord-est de l'Italie.
Ses parents Marie-Thérèse (21 ans) et Gabriele (22 ans) vivaient chez leurs parents en attendant de se construire un petit logement. A Avausa, sa mère travaillait dans les champs pour avoir des haricots, des pommes de terre et du foin pour la vache. Elle avait une vache et un cochon, qui lui procuraient du lait, du fromage et du lard. Son père, bûcheron sans emploi, décida d'aller travailler en Autriche.

La naissance de Dorine en 1949, puis de Louise en 1953, furent des déceptions pour son père qui souhaitait un garçon. Nivès gardait sa petite soeur quand elle n'était pas à l'école où elle apprenait l'Italien. A cette époque, chaque région avait un dialecte
« Nous étions les plus pauvres, mon grand-père m'avait fait un cartable avec des petites planches et une trousse en bois, pas de crayons de couleur pour moi. L'hiver il faisait très froid, pas de pantalons mais des pulls





tricotés avec la pure laine de mouton que ma mère filait et teignait avec l'eau des marrons. »

Le père, pour faire vivre sa famille, est venu travailler en France comme bûcheron. Il partait du mois de mars à la fin décembre, dans le Jura, puis dans le Midi, ensuite en Savoie à la scierie de Jean Mollard. Dans ce quartier où il travaillait il y avait beaucoup de familles d'italiens.
« En Italie nous n'avions rien, je n'ai jamais vu de lires pendant douze ans. Ma mère allait faire quelques courses dans une petite épicerie mais sans argent. Le commerçant marquait les sommes sur un carnet, mon père, quand il arrivait fin décembre, payait les dettes. »
Gabriele, avec l'aide du Consulat, fit venir sa famille malgré la réticence de sa femme qui ne voulait pas quitter son père et son frère.

« Le 29 août 1958 à 15 h environ le train s'arrête à Chambéry. Sur le quai, personne pour nous récupérer ! Après avoir attendu longtemps devant la gare, ma mère a demandé comme elle le pouvait à un monsieur, comment faire pour aller à la scierie Mollard après le Pont St Charles. Ce monsieur a plutôt invité ma mère à aller à l'hôtel ! Nous avons attendu 17h30 pour monter dans une micheline qui nous a laissés à la Cascade. »

La famille loge à Vimines au milieu des vignes, dans une vieille maison sans eau, ni électricité, (l'eau dans le ruisseau) un matelas pour cinq.
Nivès reprend sa scolarité mais l'institutrice la place au fond de la classe sans s'en occuper jusqu'à ce que l'enseignante qui lui succède lui apprenne le français.
« A midi nous restions à la cantine, il y avait un groupe qui n'aimait pas les italiens, alors ils crachaient dans notre soupe. Nous avons beaucoup pleuré ».
La famille déménage pour Cognin, au Pont Saint-Charles. A 14 ans Nivès demande des livres pour préparer le certificat d'études en candidate libre et l'obtient.
« Mon père ne voulait pas nous voir perdre du temps à lire. Dans la maison il y avait un seul livre, celui de la cocotte-minute. (...) Le Consulat italien offrait aux familles immigrées, une cocotte-minute. »

En 1960 la naissance de Franco comble de joie son père qui empruntera pour fêter l'évènement !
Emile, un jeune homme de la scierie qui venait aider les filles à faire les devoirs, fut autorisé à emmener Nivès au cinéma. Son père lui dit : « si tu veux te marier avec Emile, ça sera pour tes 19 ans et en début de mois » car la jeune fille donnait ses gains à ses parents.
C'est par le mariage que Nivès est devenue française.
« Si je dois remercier quelqu'un c'est mon père de nous avoir installé à Cognin où j'ai réussi, le travail, la famille, les enfants. »



Dans la peau d'un immigré,

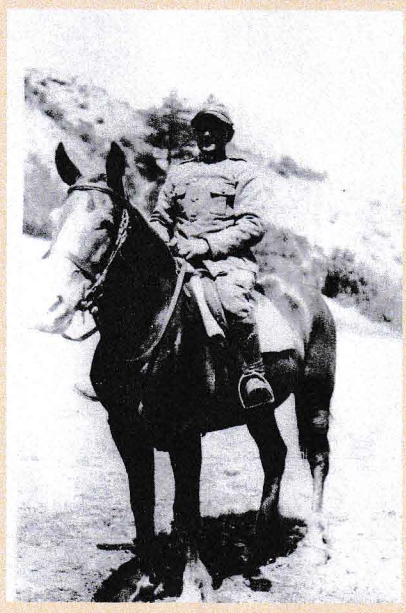
CARAVINO
- place de l'Eglise -



photographie du tableau peint par un conscrit de mon père Saudino G dit « l'American » dans les années 1950 / 1960.

« C'est vers 1770 qu'apparaît dans les archives de Caravino, le nom de Giovanetti. »

Giovanetti Francesco, né en 1848, est comme la plupart des hommes de son village, un double actif : maçon et cultivateur. En 1884/85, un litige avec un client, une malfaçon dans des travaux, semble-t-il, fait qu'il se retrouve condamné. Afin d'échapper à la justice, il va prendre la décision de quitter son pays et de s'expatrier vers l'Argentine. Sa famille ne saura jamais ce qu'il est devenu, il sera définitivement porté disparu. Au pays, sa veuve élèvera seule ses enfants : Giovanetti Giovanni né en 1882 et Secondo né en 1885.



Giovanni sera obligé de s'expatrier pour subvenir aux besoins de la famille. Il rejoindra dans l'Isère, aux Abrets, une communauté d'émigrés de Caraveno. Quelques années plus tard c'est au tour de son frère de quitter le pays pour la région d'Oyonnax. Saisonniers, ils retournent au pays pendant les mois d'hiver, pour construire une maison, acquérir des terres agricoles, épouser des filles du pays.
La femme de Giovanni ne quittera jamais son village natal, elle fait fructifier le peu de terre dont ils disposent et s'occupe des enfants Francesco né en



1909 et Teresa née en 1914. Par contre, Secondo s'établit en France avec son épouse.

« Mon grand-père Giovanni, qui est un excellent musicien, il joue de la clarinette et va former un petit orchestre de bal avec ses amis piémontais. Ainsi ils feront danser, dans les petits villages des alentours d'Albertville, de nombreux savoyards. »

En 1915 Giovanni est mobilisé dans un régiment d'infanterie pour le conflit de l' Italie contre l'Autriche . Courant 1916, il est mortellement blessé et décèdera des suites de sa blessure dans un petit village de Vénétie, Stocaredo. Il avait 34 ans.

Secondo, va laisser sa femme et son travail, il devient membre du parti communiste italien et il combattra pour son pays.
Parce qu'il est fiché comme militant dangereux, il sera incorporé dans un régiment disciplinaire et envoyé en première ligne. Au sortir de la guerre, Secondo, meurtri par la perte de son frère, repartira pour la France. Chaque fois qu'il a l'occasion de revenir à Caravino, il lutte contre le régime mis en place par Mussolini, contre la montée du fascisme. Ce comportement lui vaut l'expulsion de son pays d'origine et, pour éviter la prison il ne reviendra plus au pays. Il s'établira définitivement à Oyonnax, construira sa maison et s'établira comme artisan-maçon. En 1944, veuf depuis peu et porté par ses idées politiques, il va entrer dans la Résistance et rejoindra le maquis de l'Ain. Dans les premiers mois de 1944, il est pris avec son groupe par l'armée allemande, il sera torturé puis fusillé avec ses compagnons dans le petit village de Dortan. Il allait avoir 61 ans.



Les grands-parents paternels, Nona Domenica, Nono Giovanni avec leurs deux enfants.
* Mon père et ma tante *
Photo prise aux environs de 1915 / 1916, quelques temps avant son départ pour la guerre. Il y perdra la vie en 1917, à l'âge de 33 ans.

parcours d'une famille piémontaise...



Mariage de mes parents - Francesco et Marianna à Caravino en 1934.

A l'âge de 13 ans, en 1922, Francesco va quitter l'école. Il rejoindra sa famille à Chamousset et il rentrera comme « boccia » (nom que donnaient les maçons Piémontais aux jeunes apprentis) au service de son oncle, qui a une petite entreprise de maçonnerie à Chamoux sur Gelon. C'est la troisième génération obligée de quitter son sol natal pour pouvoir vivre.

Ce jeune Italien sur les chantiers du Canton est menacé d'expulsion s'il ne finit pas sa scolarité en France. Sa tante fera le choix de l'envoyer à l'école primaire de Chamousset.
Les quelques mois passés sur les bancs de l'école primaire ne lui apporteront rien car il parlait très mal le français. Il parlait surtout le dialecte piémontais.
A l'âge de 20 ans il est bloqué en Italie car il doit effectuer le service militaire. Pupille de la Nation il ne fera que 6 mois, sera incorporé dans un régiment d'artillerie à Turin. A sa démobilisation, il envisage de se fixer en Italie, trouve un emploi à Turin. L'expérience ne dure que quelques mois car le pays est sous le régime fasciste et, ayant plutôt des idées de gauche, il supporte très mal les contraintes infligées par le gouvernement. Il repartira travailler en Savoie.

En 1934, à l'âge de 25 ans il épouse une fille du village, Maneglia Marianne de 5 ans sa cadette. Après le mariage ils partent en France pour la saison

« Mon père exerce son métier de maçon dans le canton de Chamoux sur Gelon ; quant à ma mère, elle s'occupe en se louant pour des travaux agricoles ou bien en effectuant des travaux de couture, de lavandière, chez les particuliers. »

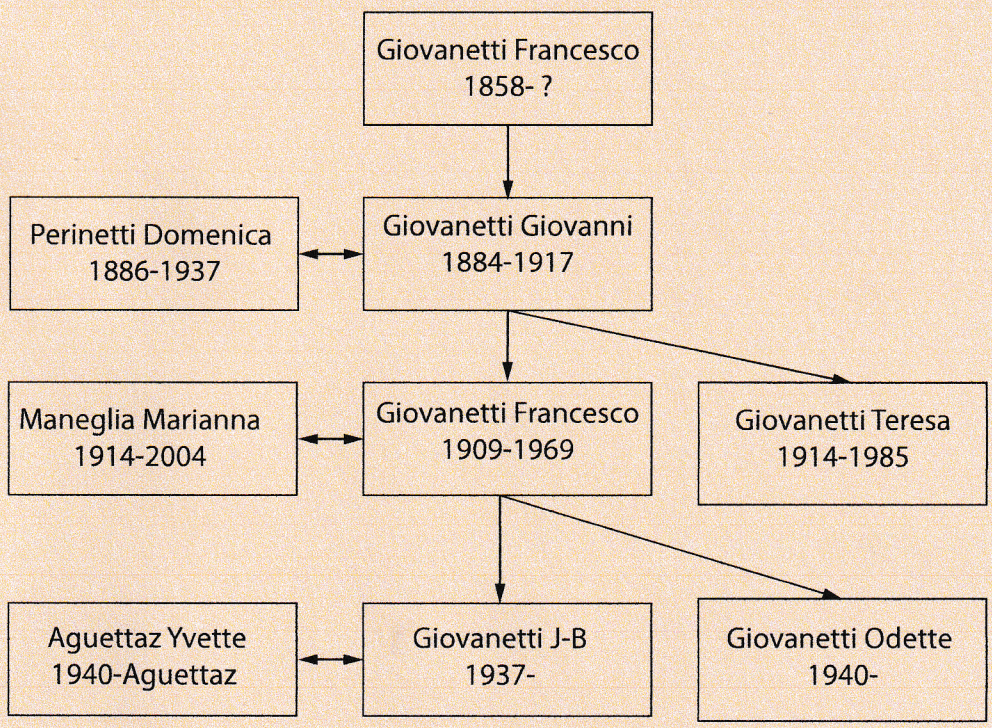
Au printemps 1937, au moment de repartir de Caravino, Marianne, enceinte, reste au pays pour accoucher en juin d'un garçon, Jean Baptiste. En 1938, n'ayant plus d'attache, Francesco décide de se fixer définitivement en France avec sa famille. En 1940 les résidents italiens sur le sol français, sont dans le collimateur des occupants qui veulent les incorporer de force dans l'armée allemande ou les envoyer travailler en Allemagne (STO).



Giovanetti Francesco dit Frinquin







... de 1849 à nos jours

« Mon père qui a 34 ans est visé par cette mesure. Pour éviter d'être pris, il fera comme la plupart des réfractaires, il se cachera et puis prendra le maquis où se trouvent déjà quelques Piémontais dont son cousin. Il participera à plusieurs actions dans le coin, avec ses amis FTPF. »

Les conditions de vie difficiles obligent le couple à se séparer. La mère et les enfants retournent en Italie chez ses parents. « Je (Jean-Baptiste) vais donc pendant plusieurs mois fréquenter l'école de Caravino. C'est un échec car si, j'ai très vite parlé le dialecte piémontais, je ne sais ni lire ni écrire l'Italien. »

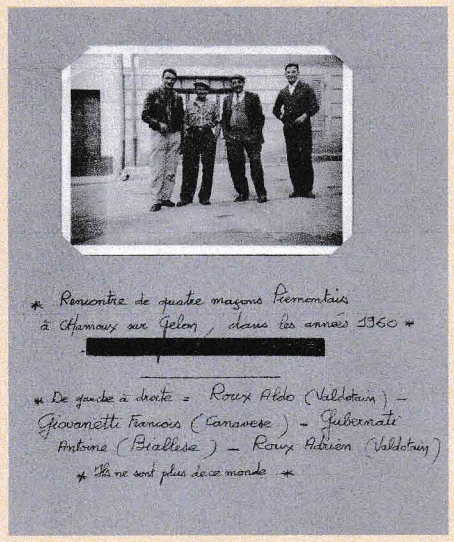
En 1944, par manque de nouvelles de son mari, Marianne décide de repartir pour la France avec ses enfants de 7 et 4 ans. Les Allemands viennent de faire sauter le tunnel ferroviaire du « Mont Cenis » du Fréjus, ce qui les oblige à passer par Vintimille, puis remonter la Vallée du Rhône afin de rejoindre la Savoie.

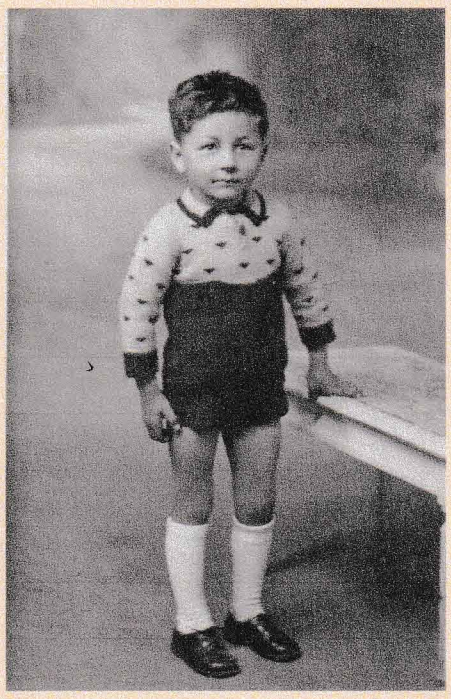
« De retour en Savoie, je (Jean-Baptiste) retrouve mes copains, je ne parle plus le français, je mélange les deux langues, mais très vite tout va rentrer dans l'ordre et je reprendrai le chemin de l'école. »

Le père est embauché par l'entreprise Florio et Pezzetti, d'Aiguebelle, des Piémontais comme lui. Usé par le travail et les privations, il meurt en janvier 1969, sans avoir pu rentrer au village et repose dans le petit cimetière de Chamoux sur Gelon, ce village qui l'avait adopté et où il a passé presque 50 ans de sa vie d'émigrant.

La maman, «grande assez forte avait des yeux clairs, une abondante chevelure brune, (...) Intelligente, elle avait un bon niveau scolaire, elle a eu la chance de pouvoir fréquenter l'école jusqu'à l'âge de 15 ans, ce qui n'était pas courant en Italie dans les années 1925/1930 surtout dans les campagnes. Très vite, elle lira couramment le français et le parlera sans accent».

Jean-Baptiste, lui, se fixe à Cognin.
« Mes parents qui passeront la majorité de leur vie sur le sol français, respecteront toujours le pays qui leur a permis de vivre une vie décente. Cependant, jamais ils ne tourneront le dos à leur pays d'origine. »





Giovanetti J-B



« Je suis admiratif devant ce qu'ont été obligés de faire ces pauvres gens pour pouvoir survivre. Comment pouvait-on parcourir le monde avec si peu de connaissances géographiques, car bon nombre d'entre eux étaient illettrés et, pour la plupart, ne disposaient que de peu de moyens financiers. Je reste convaincu, qu'à part quelques aventuriers, personne ne quitte sa patrie, son pays de gaîté de cœur. Ce sont les difficultés de la vie quotidienne, la famille nombreuse, la misère, qui font fuir ceux qui ont faim de dignité ou faim tout court, hors de leur patrie. »

Liliane, de Bergame ...

Monsieur Solidoro, né en 1910 à Bergame, a connu la France en participant à une compétition de cyclisme vers Briançon. Il était scieur et lorsque l'entreprise qui l'employait a cessé son activité, il s'est fait embaucher, en 1948, dans une scierie à Saint Pierre d'Albigny, grâce au réseau de bûcherons italiens saisonniers. Avec l'autorisation de son patron, il construisit un chalet avec les matériaux de la scierie. La construction terminée il fit venir sa famille.

Père de cinq enfants, il avait laissé la famille chez la mère de sa femme. Liliane la troisième de la fratrie se souvient que sa Maman travaillait durement pour que ses enfants n'aient jamais faim.
« Toute la famille a débarqué en train à St Pierre d'Albigny. Ma mère était venue avec un seul passeport pour cinq enfants. (...) Pour ma maman, quitter l'Italie a été un déchirement. »
Liliane a 11ans à son arrivée en France, deux ans qu'elle n'a pas vu son père qui lui offre un baigneur en cadeau de bienvenue.
« Nous avons emménagé dans le chalet de cinq pièces. Il était très confortable.(...) Puisque mon père était très sportif, il nous a construit un terrain de tennis avec une ficelle au milieu. »

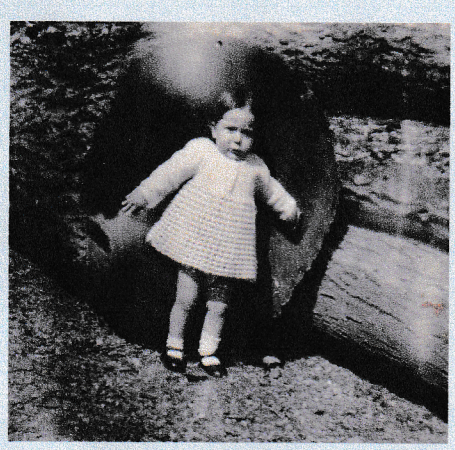




En France l'école était obligatoire jusqu'à 14 ans « J'ai dû apprendre à parler français, tout comme mon frère et ma sœur aînée. En revanche, les enfants plus jeunes ont tout de suite parlé le français. » «J'ai eu des diplômes sportifs puisque j'étais la meilleure des deux écoles... » Pour les autres élèves j'étais la macaroni, Elles ne le disaient pas méchamment (...) terme dont on traitait tous les Italiens à l'époque. » Le contact avec les voisins était plus difficile « c'était automatiquement avec des paroles comme : « sales macaronis, mangeurs de chats »

« Ma maman s'occupait de nous à la maison. Elle ne parlait que bergamasque.....Pas loin de la maison, vers la gare, il y avait un grand bassin où l'eau coulait toujours été comme hiver, et ma maman allait laver le linge. Cela lui a tordu tous les doigts. »
« Je me souviens aussi que l'hiver, je n'avais pas de chaussette lorsqu'il neigeait. J'avais des «zoccolli» chaussures en bois avec une lanière en cuir dessus. C'était mon père qui les faisait avec des matériaux de récupération. »

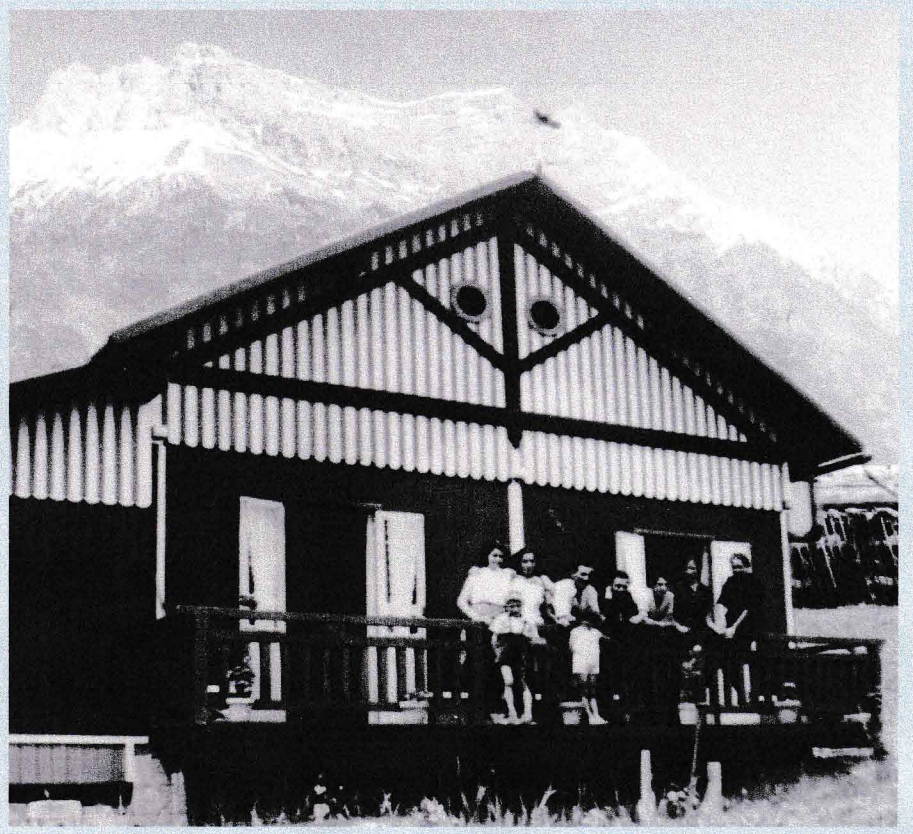
« Mon père est devenu chef scieur, mais l'usine a fermé et il a trouvé du travail à Frontenex. ... où nous n'avons pas senti que nous étions des étrangers. »
« Puisque cela faisait cinq ans que nous habitions en France, comme l'autorisait la loi, toute la famille a demandé et obtenu la nationalité française. Aucun de nous n'a la double nationalité. »
Sa sœur et elle gardent le goût d'écouter des chansons italiennes, d'écouter la radio italienne ou d'acheter un journal en italien contre l'avis de la Maman qui minimisait les dépenses





... à Cognin

A Cognin, ITS, l'Industrie Textile de la Savoie qui tissait la fibranne, a succédé à l'usine de soie Champenois. Elle embauchait des tisseuses françaises, cela n'a pas empêché la sœur aînée de se faire embaucher et plus tard d'y entrainer Liliane qui avait 16 ans et pas de formation en tissage. Peu à peu, elle gravit les échelons, se spécialise et crée des collections de tissu.



Liliane ne quitte plus Cognin, elle épouse un « gareur » un mécanicien sur les machines à tisser, d'origine italienne. Sa sœur épousera aussi un Italien, son frère, une Espagnole tandis que les derniers de la fratrie choisiront des Français.

Luigi Solidoro, le mari de Liliane, maitrisait le français qu'il avait appris seu,l en lisant. Volontaire, il fit des stages à Lyon et à Paris pour se perfectionner en teinture.

« Les relations avec l'Italie sont différentes selon les frères et sœurs (...) je parle avec mes plus jeunes frère et sœur automatiquement en français puisqu'ils sont venus très jeunes en France. Ce n'est que depuis peu que je parle italien avec mon frère aîné. »







Les parents avaient coupé le lien avec le pays d'origine, mais les deux filles aînées y retournaient durant l'été : « Ce voyage était impératif depuis que nous avions 18 ou 19 ans ! Je me souviens que, la première fois, mon père n'était pas d'accord que l'on parte et, à notre retour, nous a punies.» Depuis le décès de son mari, Liliane a coupé les ponts avec l'Italie.

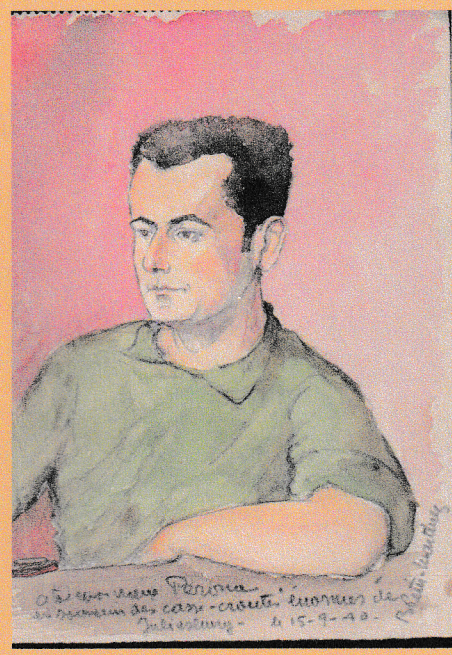
« Jusqu'à la maternelle, j'ai parlé italien avec mon fils. Il sait donc lire et écrire l'italien. » Elle ne l'a pas fait avec sa fille qui le regrette. Ses petites-filles ont des prénoms italiens : Chiara et Giulia.

« Et même si j'ai mon accent italien, je me sens complètement Savoyarde. »

Perona, le père, arrive à Cognin ...



Bernard Albert Perona (1911-1995) est le fils de Jean et de Giacomina Perona venus d'Italie. Le père crée une entreprise de construction, le fils est ébéniste avec quelques employés. La première génération habite dans le bourg de Cognin et se fait photographier dans la cour dite «des Italiens»



Albert Bernard Perona





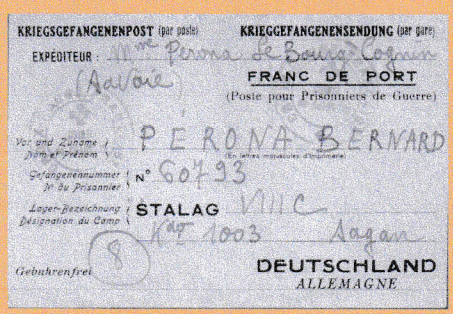


Jean Perona avec sa bicyclette devant l'épicerie de son ami M. Chautemps

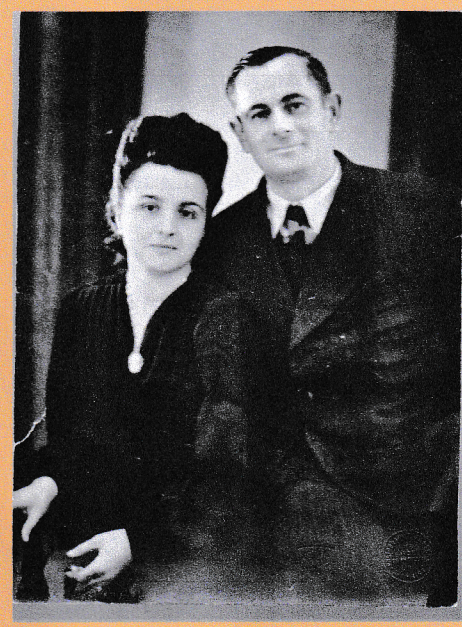


Villa construite par Jean Perona

D'autres Immigrés par la force de leurs talents, sont devenus, des artisans, reconnus ou des chefs d'entreprises renommées. Cognin et la périphérie gardent ainsi un patrimoine intéressant.

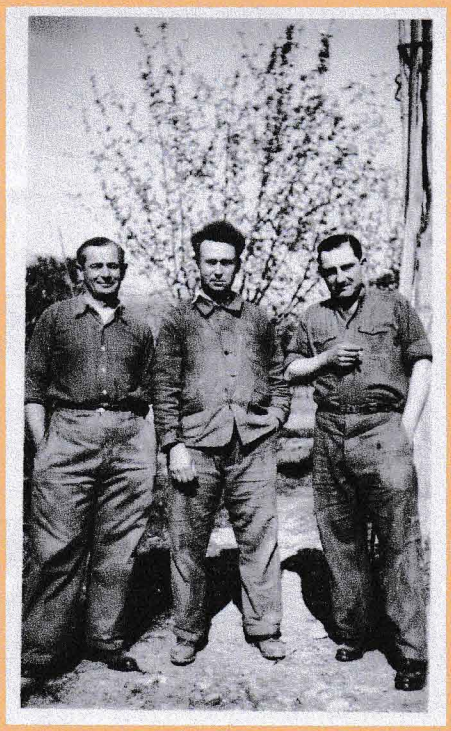






Albert et son épouse Eugénie née Bogey le jour de leur mariage.

...le fils s'y installe.



A. Perona, H. Chevallier
et J. Peyrressatre



En 1936, Albert Perona travaille comme ébéniste dans l'entreprise de meubles Barlet. Il décide de créer une coopérative avec six autres compagnons de travail : Etienne Bonin, Dumont, Favro, Marius Millet, Henri Chevallier et Jo Peyressatre.L'entreprise, gérée en auto-gestion était située à l'emplacement actuel du collège de Bissy. Le magasin de vente se trouvait avenue du Comte Vert à Chambéry. Cette manufacture fut entièrement détruite par un incendie, fin des années 60.
Albert Perona termina sa vie professionnelle à la menuiserie Yvroud .



Classe 1931





Albert Perona avec ses amis
de l'ARAC



Décoré par le sénateur Jean Blanc.

Albert Perona fut conseiller municipal
de 1977 à 1983.



Communiste, bon vendeur du journal
l'Humanité, il fut récompensé par un
voyage à Moscou.



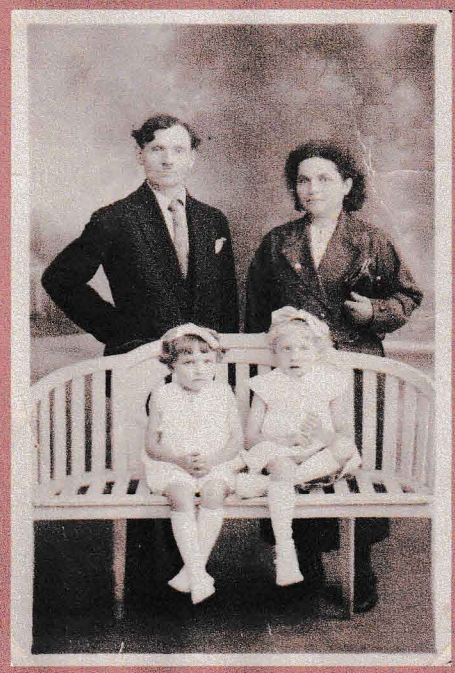
Il a été président du club de boules
et de Cognin Sports.

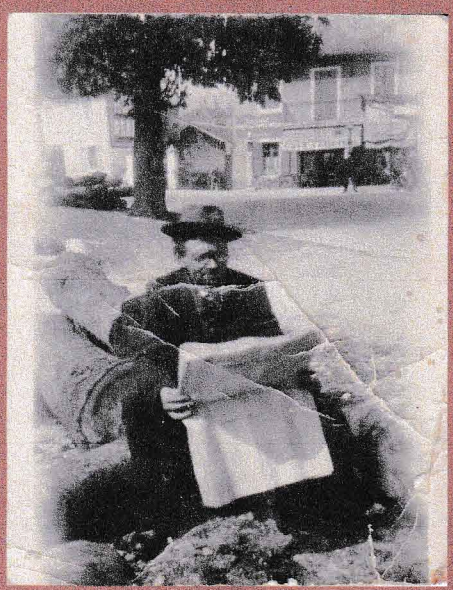
La famille Rappi - Mirolo . .

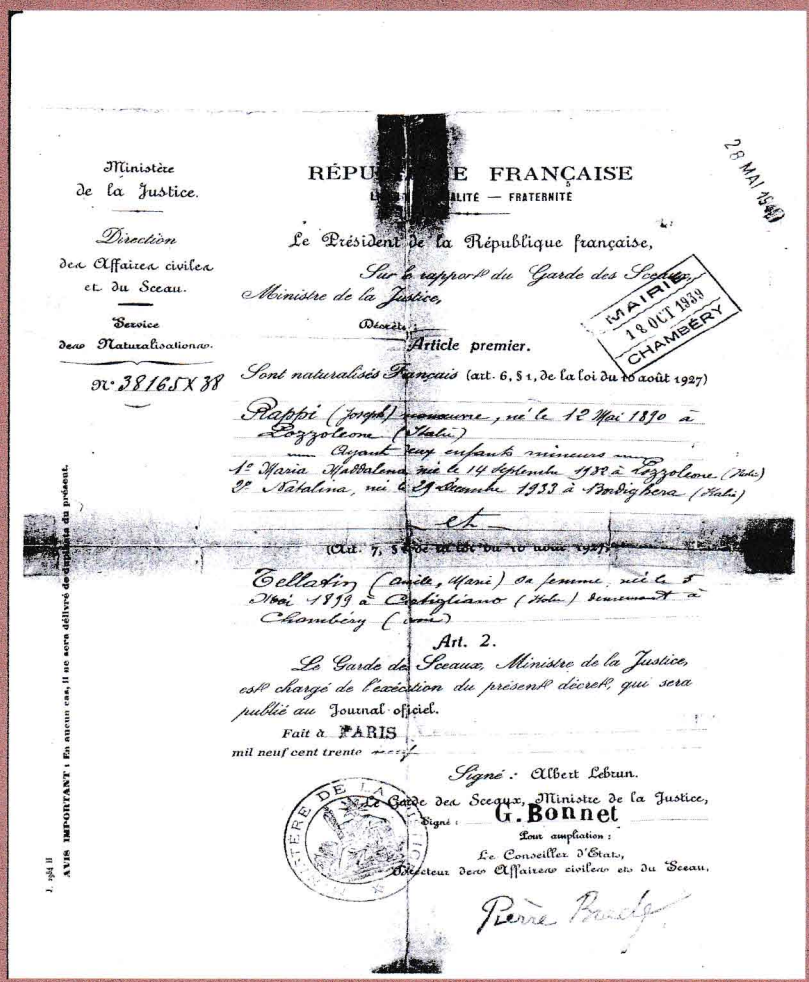
Adrienne : « j'appartiens à la fois à la troisième génération par les grands-parents maternels et à la deuxième génération par mon père : tous trois sont arrivés adultes en France et les situations vécues ont été différentes, en raison notamment du contexte historique.

Mes grands-parents (Joseph et Angèle Rappi) sont nés en 1890 et 1899 au nord de l'Italie, en Vénétie, et ont donc traversé les deux conflits qui ont ravagés l'Europe.
A la fin de la guerre 1914/1918, la Vénétie était dévastée. Le travail rare et la situation politique difficile sont les deux raisons pour lesquelles mes grands-parents ont quitté l'Italie en 1925 : mon grand-père a d'abord travaillé en Allemagne, puis en France où ma grand-mère l'a rejoint. d'abord à Culoz, puis à Chambéry et enfin Cognin.
Ils ont accepté des métiers difficiles (manœuvre, femme de ménage . .) car ils pensaient avoir quitté leur pays de façon définitive et voulaient vivre en France : ils ont d'ailleurs opté pour la nationalité française en 1939.

Etre italien en Savoie pendant les années 1939 à 1945 était très compliqué : l'alliance de Mussolini avec l'Allemagne nazie suscitait l'hostilité, le rejet et la méfiance. Non seulement mes grands-parents mais également leurs deux filles en ont beaucoup souffert.
Mes grands-parents ont toujours eu conscience que l'école et le travail représentaient le chemin pour obtenir une vie meilleure et s'intégrer totalement. Etant de condition modeste, ils n'ont pas pu accompagner leurs filles dans les études, mais, par contre, ils ont toujours suivi celles de leurs petits-enfants avec intérêts et encouragements.







Ministère de la Justice.

Direction des Affaires civiles et du Sceau.

Service des Naturalisations.

N° 38165 X 38

RÉPU[illegible]E FRANÇAISE

[illegible]ALITÉ — FRATERNITÉ

28 MAI 1939

Le Président de la République française,

Sur le rapport du Garde des Sceaux, Ministre de la Justice,

Décrète :

Article premier.

Sont naturalisés Français (art. 6, § 1, de la loi du 10 août 1927)

Rappi (Joseph), cultivateur, né le 12 Mai 1890 à Pozzoleone (Italie)

Ayant cinq enfants mineurs :

1° Maria Maddalena, née le 14 Septembre 1928 à Pozzoleone (Italie)

2° Natalina, née le 29 Décembre 1933 à Bridighera (Italie)

(Art. 7, § 2, de la loi du 10 août 1927)

Tellarini (Angèle, Maria), sa femme, née le 5 Mai 1899 à Castigliano (Italie), demeurant à Chambéry (Savoie)

Art. 2.

Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice, est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera publié au Journal officiel.

Fait à PARIS

mil neuf cent trente neuf

Signé : Albert Lebrun.

Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice,

Signé : G. Bonnet

Pour ampliation :

Le Conseiller d'État,

Directeur des Affaires civiles et du Sceau,

Pierre Bouchez

MAIRIE 18 OCT 1939 CHAMBÉRY

AVIS IMPORTANT : En aucun cas, il ne sera délivré de duplicata du présent.

J. 1984 II

... chemin d'une intégration réussie !

Mon père, Gino Mirolo
est né dans la région du Frioul, au nord de l'Italie. Il est arrivé en France en 1952 : il venait rendre visite à des parents installés à Les Abrets en Isère. C'est la rencontre avec ma mère qui a conduit mon père à rester en France. Par rapport à mes grands-parents, le contexte était différent : c'était les années de reconstruction, il y avait du travail pour ces personnes arrivées avec un véritable métier : travail de la pierre, revêtements de sol, maçonnerie …
Il n'a pas été confronté à la même hostilité que mes grands-parents mais a néanmoins fait l'objet de préjugés. C'est par la qualité de son travail, son sérieux, son professionnalisme qu'il a su prendre sa place et s'intégrer. Il a également voulu apprendre à parler et à lire le français rapidement, avec l'aide de son épouse. Par contre, il n'a jamais souhaité changer de nationalité.

Mon père a toujours conservé « un pied dans chaque pays » :
- A Cognin, il avait rejoint la classe 1952/1953 et noué de nombreux rapports amicaux,
- pendant plusieurs années, il a participé au jury pour les CAP de carrelages, dans différents établissements scolaires,
- à Chambéry, il a fréquenté pendant de longues années la Mission Catholique Italienne où il avait plaisir à retrouver des concitoyens,
- pendant plus de 10 ans et jusqu'en 2017, il a été président du Fologar Furlan, association qui regroupait des personnes originaires de la région du Frioul,
- chaque année, au moment des vacances d'été et en février, il retournait dans sa région d'origine, avec laquelle il a conservé un lien très fort.

Durant toute mon enfance, j'ai entendu mes grands-parents (surtout mon grand-père), mon père évoquer leurs souvenirs : les chansons notamment celle des chasseurs alpins, corps d'élite de ces régions de montagne qui ont vu de nombreux combats sur les lignes de frontière, les lieux : Spilimbergo ; Bassano del Grappa ; Udine ; Vicenza, les montagnes (Monte Grappa), les fleuves (Plave, Brente, Tagliamento), l'école où mon père est allé (Ecole de Mosaïque de Spilimbergo désormais de renommée internationale), les recettes de cuisine (baccalà à la vicentina, polenta blanche ou jaune, pasta e fagioli, risotto …).







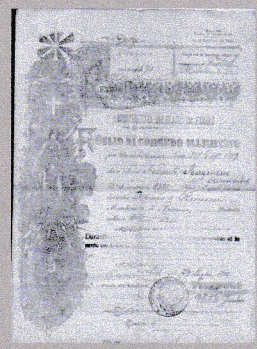


Quand je repense à leurs parcours, je prends conscience de la facilité du mien : je suis née à Chambéry, je suis allé à l'école à Cognin et le français est ma langue maternelle : l'intégration a été réalisée par ces deux générations qui m'ont précédées.
Mes grands-parents et mon père reposent désormais à Cognin et, bien qu'aimant et respectant le pays qui les a accueillis, ils ont su, à mes frères et à moi, transmettre l'attachement pour leur terre d'origine où j'aime me rendre régulièrement.
Je porte en moi deux cultures, deux pays, deux langues, deux richesses … dans cette Europe qui se construit.

Fuir le Fascisme

Famille Magnani

Sylvie témoigne : mes grands-parents maternels sont venus de la région de la Romagna et plus précisement de Rimini et d'Igea Marina.
Ils ont quitté l'Italie lors de la montée du fascisme car mon grand-père était un fervent communiste ....presque anarchiste.
En 1925, le couple arrive en France à Notre Dame de Briançon. Ils habitent dans le quartier que les «locaux» désignaient par «quartier nègre», ce qui montre le mépris affiché pour ces immigrés.
On retrouve cette dénomination dans d'autres villes (tel le quartier de la Viscarine à Pontcharra) qui voyaient arriver des étrangers.
Ils déménagent pour Albertville, puis Ugine où le père de famille est embauché dans les aciéries.
C'est la seconde génération qui s'installe à Cognin en 1973.



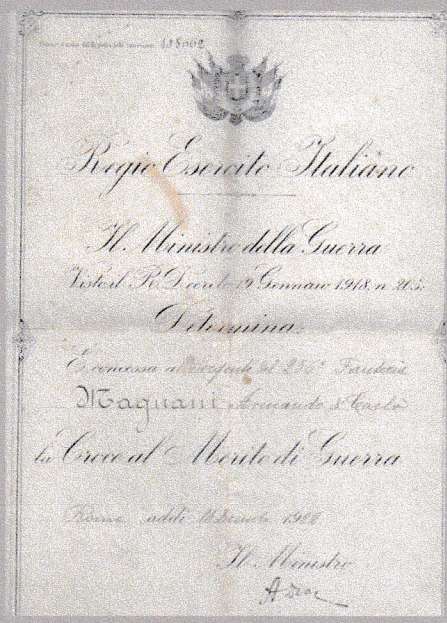

Carte d'identité

Nom Magnani
Prénoms Armando
Profession manœuvre
Né le 28 Mai 1890
à Rimini (Italie)
Département
Domicile Albertville
Rue Félix Chautemps
Nationalité Française
Naturalisé Décret du 15-6-1935

Signalement
Taille 1m 68
Cheveux grisonnants
Yeux gris vert
Moustache
Nez Dos / Base / Dimensions moyens
Visage ovale
Teint mat
Signes particuliers

Témoins :
Albertville le 20 janvier 1942
Vu pour la légalisation de la signature ci-contre
Empreinte digitale

13 FRANCS


Regio Esercito Italiano

Il Ministro della Guerra

Visto il R. Decreto 5 Gennaio 1918 n. 165

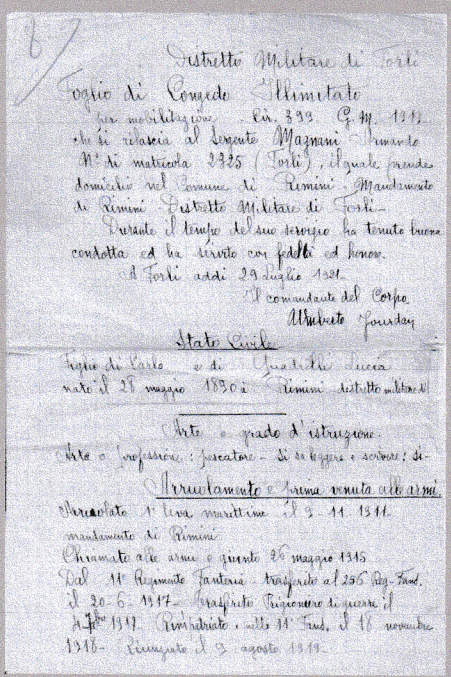
Determina

Magnani Armando di Carlo

la Croce al Merito di Guerra

Roma addì 11 Dicembre 1918

Il Ministro


Distretto Militare di Forlì

Foglio di Congedo Illimitato

per mobilitazione Cir. 333 G.M. 1919
che si rilascia al Sergente Magnani Armando
N.° di matricola 2325 (Forlì), il quale prende domicilio nel Comune di Rimini Mandamento di Rimini Distretto Militare di Forlì.
Durante il tempo del suo servizio ha tenuto buona condotta ed ha servito con fedeltà ed onore.
A Forlì addì 29 luglio 1921
Il comandante del Corpo
Umberto Fourdan

Stato Civile

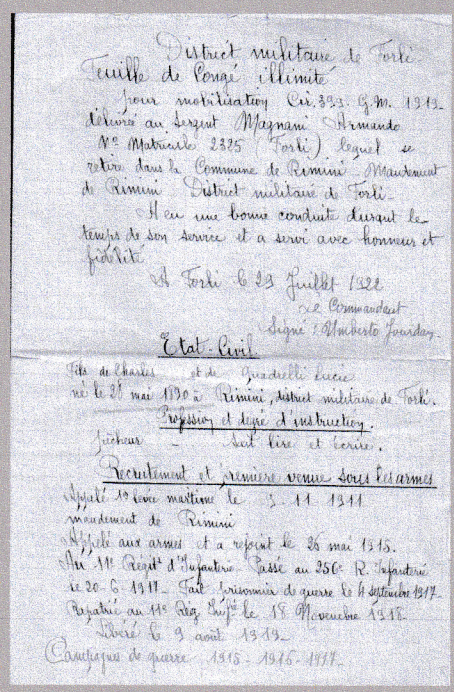
Figlio di Carlo e di Guastalli Lucia
nato il 28 maggio 1890 a Rimini distretto militare di

Arte o grado d'istruzione

Arte o professione: fabbro - Sa leggere e scrivere: Si

Arruolamento e forma venuta alle armi

Arruolato 1° leva marittima il 3-11-1911
mandamento di Rimini
Chiamato alle armi e giunto 26 maggio 1915
Dal 11° Reggimento Fanteria trasferito al 256 Reg. Fant.
il 20-6-1917 - trasferito Prigioniero di guerra il
A.T. 1917 - Rimpatriato nella 11 Fant. il 18 novembre
1918 - Rimpatriato il 2 agosto 1919.

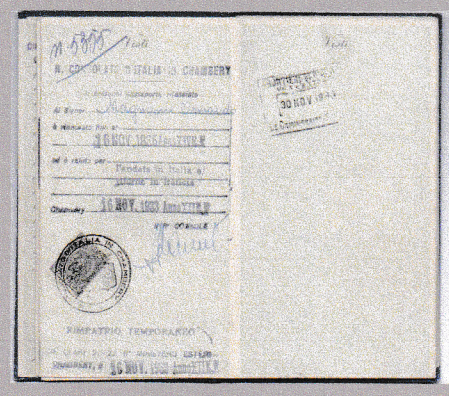

District militaire de Forlì

Feuille de Congé illimité

pour mobilisation Cir. 333 G.M. 1919
délivré au Sergent Magnani Armando
N° Matricule 2325 (Forlì) lequel se retire dans la Commune de Rimini Mandement de Rimini District militaire de Forlì
A eu une bonne conduite durant le temps de son service et a servi avec honneur et fidélité.
A Forlì le 29 Juillet 1921
Le Commandant
Signé : Umberto Fourdan

Etat-Civil

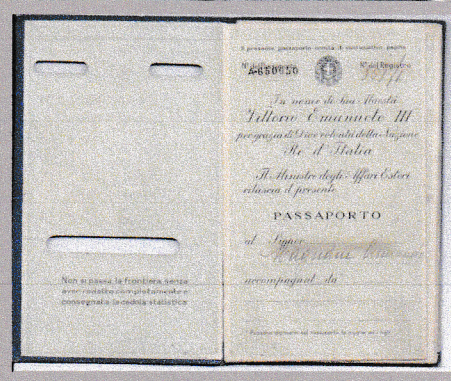
Fils de Charles et de Guastalli Lucie
né le 28 mai 1890 à Rimini, District militaire de Forlì.
Profession et degré d'instruction.
Forgeron - Sait lire et écrire.
Recrutement et première venue sous les armes
Appelé 1re classe maritime le 3-11-1911
mandement de Rimini
Affecté aux armes et a rejoint le 26 mai 1915.
Au 11e Régt d'Infanterie Passé au 256e R. Infanterie
le 20-6-1917 Fait prisonnier de guerre le 4 Septembre 1917
Rapatrié au 11e Rég. Inf.e le 18 Novembre 1918.
Libéré le 9 août 1919.
Campagnes de guerre 1915-1916-1917.


N. 5995 Visa

N. CONSULAT D'ITALIE A CHAMBERY

30 NOV. 1923

PERMIS TEMPORAIRE


N. 46507 Mod. Registro

Vittorio Emanuele III
per grazia di Dio e volontà della Nazione
Re d'Italia

Il Ministro degli Affari Esteri
rilascia il presente

PASSAPORTO

al Signor

accompagnat da

Non è valevole la frontiera senza
aver ricevuto con preliminare e
conveniente la cedola statistica

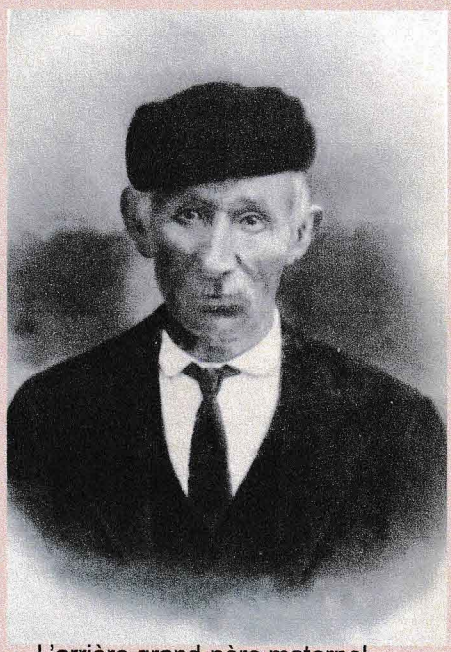
La famille Sella

Le père de Flavia était originaire de Tonezza del Cimone, un village d'un millier d'habitants à 1000 m d'altitude à la frontière autrichienne.

En 1936 il arrive par le train, en Haute Savoie pour chercher du travail. Après être retourné en Italie en 1942, il s'installe à Chambéry en 1946. Au bout d'un an, ayant trouvé un travail et un logement, il fait venir sa femme. Leurs trois filles naissent en France. Après Chambéry puis La Ravoire, ils se fixent à Cognin en 1973.

Les parents gardent la nationalité italienne. Si le mari parle français sans problème, sa femme aura plus de difficulté à l'apprendre. Il n'a pas de formation spécifique, il travaille sur les chantiers de barrage, celui de Genissiat par exemple, puis à Chambéry il sera maçon dans l'entreprise Fontanel et celle de Pégaz & Pugeat.

S'ils côtoyaient des Italiens à la Mission italienne et allaient à la messe à Saint Benoît puis à la chapelle rue Saint Réal, ils se sont rapidement sentis intégrés.



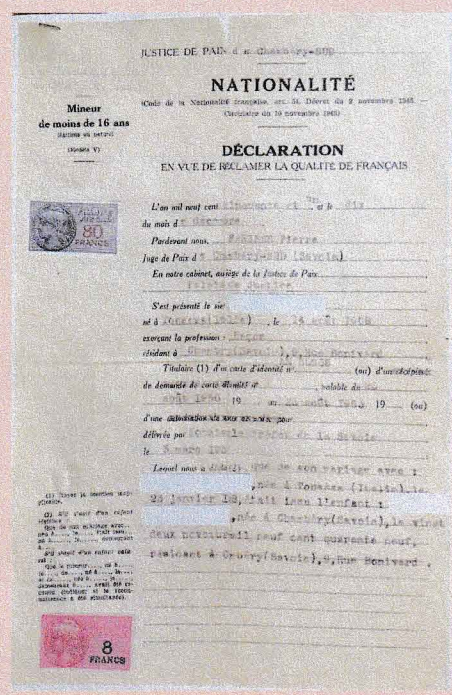
L'arrière grand-père maternel
Paolo Dalla Vita (1823-1925)



La fille de Paolo, grand-mère de Flavia
(1885-1968)



Petite-fille de Paolo, et mère de Flavia
(1908-1998)



JUSTICE DE PAIX

NATIONALITÉ

Mineur de moins de 16 ans

DÉCLARATION
EN VUE DE RÉCLAMER LA QUALITÉ DE FRANÇAIS

80 FRANCS

8 FRANCS



Autres témoignages...

Famille Moreschi

Valentin Moreschi, né en 1904, était originaire de Brescia ; sa mère, Adèle Ubiali, est née en 1907 à Azzano, près de Bergamo.
Tous deux sont arrivés en France vers les années 30, date à laquelle ils se sont mariés.

Pour marquer sa reconnaissance à la France, Valentin s'est engagé en 1939 au 4ème génie à Grenoble. C'est à l'occasion d'une visite de son épouse à Grenoble, lors d'une permission, que Pascal a été conçu ! Né en 1941, de parents italiens il a donc reçu la nationalité italienne. Au terme de son engagement, Valentin et Adèle ont été naturalisés et, avec eux Pascal. A l'âge de 18 ans ce dernier a été convoqué en mairie pour choisir sa nationalité définitive, son père, à ce qu'on lui avait dit, n'ayant pas le droit de lui imposer la nationalité française.

Valentin a travaillé pendant 45 ans à l'usine Chiron ; Adèle a travaillé chez Bal, tanneur, puis chez Campagnolo. Ils ont été d'abord locataires d'une maison, propriété de la famille Benoit, rue du Nivolet, puis ont habité une dépendance de l'usine Campagnolo avec le rôle de concierge.
M Moreschi père était très intégré dans la commune et très estimé de M Carrel maire. Il considérait que la France « lui avait donné à manger » et qu'elle méritait, en retour, le plus grand respect.

Pascal, a fréquenté l'école publique de Cognin (MM Durbet et Anxionnaz). Sa scolarité, sans difficulté, a été couronnée par l'obtention du CEP, au rang de 1er du canton de La Motte-Servolex.
Il a commencé son activité professionnelle comme apprenti tourneur chez Campagnolo puis, quand l'usine a fermé dans les années 65/66, il est entré chez Opinel où il est resté un an et demi. Il a ensuite travaillé à l'usine COSMO (Berthollet à Bissy) puis chez Moser, rue Vaugelas, enfin il s'est mis à son compte en 1972 et s'est installé dans la nouvelle zone d'activité de la Forêt. Il y a développé, jusqu'à sa retraite, une importante activité d'usinage qui emploiera jusqu'à 15 ouvriers.

Pascal a épousé le 14 avril 1962 Pierrina Bussolaro. Il avait dû, à la demande non négociable de son père, attendre d'avoir ses 21 ans et d'avoir «fait l'armée.»

Famille Manfreo

Né en 1929, M. Marius Manfreo (2ème génération) est arrivé en Savoie en 1931, à l'âge de deux ans. Il a été naturalisé français très vite, ainsi que ses parents.
Son père, est arrivé deux ans avant sa famille pour travailler chez Otalu. Installé au Mas Barral, sa famille (sa maman et les 4 enfants) le rejoint par le train. Plusieurs familles italiennes de la même région sont venues au même moment. Ils ont essayé de se regrouper.
Ils sont originaires de Mira en Vénétie, proche de Venise sur la rivière de la Brenta.

La famille venait chercher du travail en France et s'éloignait de l'Italie de Mussolini. Logés au Mas Barral, les enfants n'iront pas à l'école à Bissy mais à Chambéry (Waldeck Rousseau) car l'accueil n'a pas été bon à Bissy.
Il n'a jamais parlé italien, même ses parents ont voulu parler français très vite « on est en France, on parle français ! »

Marius Manfreo est rentré en apprentissage chez Barboussat (vitrerie) puis, à 18 ans (au décès de son père) il est allé travailler chez Moleins, devenu ensuite Girardet. Il n'a jamais changé de métier.
Il voit de loin en loin des cousins et cousines restés en Italie.
Marius Manfreo s'est installé à Cognin car, marié, il a fait construire sa villa chemin des Molasses en 1963.